

La vie sans mesure des frères de Tibhirine

Il n'y a plus d'assemblée
pour nous tenir en ferveur prière nue
Il n'y a plus d'horizon
pour nous tenir en projet mort nue
Il n'y a plus d'intrigue.
mais pour tenir l'Amour nu
(Frère Christophe, *Aime jusqu'au bout du feu*,
Éditions Monte Cristo, Annecy 1997, p. 52)

On croirait ce poème de Frère Christophe, moine de Tibhirine, écrit en ces jours moroses où nos assemblées ne peuvent plus se tenir en raison des conditions sanitaires. Mais la grâce du poète, c'est de nous hisser à la joie d'un sens plus profond offert au silence du priant. C'est aussi la grâce de la liturgie qui ne dépend pas de nos assemblées, mais qui est d'abord cette liturgie primordiale du Christ qui donne à nos existences son tempo pascal.

Le 12 mai c'est la fête de l'Ascension. Cette fête nous rappelle que pour se trouver à côté du Christ, il faut mourir ; la mort est le passage obligé : faut-il redouter ce passage ou le désirer ? Nous allons non vers un jugement mais vers la tendresse de Dieu. La mort est un achèvement, un accomplissement. (Frère Luc, Lettre à NB, 11.05.1994, *Heureux ceux qui espèrent. Autobiographies spirituelles*, Cerf-Bayard-Abbaye de Bellefontaine, 2018, p. 125)

Vie et mort sont les deux faces d'une même médaille qui réclame son vrai visage : le nôtre, celui de l'amour, dans la clarté de cette vie en plénitude que Dieu est venu offrir à chacun d'entre nous. C'est dès lors à la lumière de ce don-là que tout le reste s'éclaire.

« Les conjonctures » seront-elles favorables ou défavorables, comme s'expriment les revues ? Les événements sont en eux-mêmes insignifiants. Ils ne prennent un sens et ne revêtent de l'importance que si nous les recevons comme venant de Dieu et les intégrons dans son amour. Il en est de même de notre propre mort. (Frère Luc, Lettre

circulaire pour Noël 1976 - Nouvel an 1977, *Heureux ceux qui espèrent*, p. 104)

Mourons un peu tous les jours !

Ces mots sont ceux de Frère Luc, l'ancien de la communauté. Présent à Tibhirine depuis 1946, il était médecin et accueillait les patients, donnant visage de bonté à la communauté. Sa spiritualité simple transparaît dans les correspondances qui nous sont parvenues. Au fil des années, le thème de la mort y est devenu plus présent.

Les fêtes de Pâques sont terminées. Pour ressusciter, il faut mourir. Notre mort corporelle sera plus paisible si, comme le dit saint Paul, nous mourons tous les jours. (Frère Luc, Lettre à Gn, 26.04.1984, *Heureux ceux qui espèrent*, p. 107)

Pas très étonnant, cependant, de trouver cela sous la plume d'un moine, rappelle Frère Christian dans un de ses chapitres :

Le moine s'est toujours reconnu comme une parenté avec la mort ; il est né du martyr, il s'est voulu, à l'exemple de notre père saint Antoine, en attente, en désir de la mort chaque jour, et même en état de mort quotidienne. (Frère Christian, Chapitre du 2.11.1987, *Dieu pour tout jour. Chapitres de Père Christian de Chergé à la communauté de Tibhirine (1986-1996) (Les Cahiers de Tibhirine 1 bis)*, 2^e édition revue et augmentée, Éditions de Bellefontaine, Abbaye Notre-Dame d'Aiguebelle, 2006, p. 211)

Morbidité ? Plutôt un art spirituel, nous dit Frère Christophe :

Saint Benoît dans sa Règle (*RB* 4) a pris soin de nous recommander parmi les instruments de l'art spirituel :

« Désirer la vie éternelle de toute l'ardeur de son âme. »

« Avoir chaque jour devant les yeux la mort qui nous guette. »

La mort et le désir vont ensemble. (Frère Christophe, extrait de l'homélie du 32^e dimanche du temps ordinaire C, 8.11.1992, *La table et le pain pour les pauvres. Homélies pour le temps ordinaire (1989-1996)* (Coll. *Tibhirine*, Série *Paroles* 4,) Éditions de Bellefontaine, Abbaye Sainte Marie du Mont, Mont des Cats, Godewaersvelde, 2010, p. 73)

Il y a donc, selon saint Benoît, un secret de vie intense à ne pas exfiltrer la mort de la vie, mieux : à l'intégrer.

Se préparer à la mort, c'est expérimenter dans sa vie une autre vie qui déborde les dimensions du temps. (Frère Luc, Lettre à Mn, 10.10.1992, *Heureux ceux qui se donnent*, Cerf-Bayard-Abbaye de Bellefontaine, 2020, p. 109)

Embrasser la mort, s'y préparer, c'est entrer dans une sur-vie, nous assure Frère Luc qui relativise tout le reste.

L'Avenir ? Nous faisons confiance à Dieu. Chaque jour nous marchons vers l'anniversaire de notre mort. Les événements se succèdent à la surface de notre vie comme les vagues à la surface de la mer, mais ne modifient pas en profondeur le sens de notre vie qui est un chemin vers Dieu... (Frère Luc, Lettre à XN, 9.02.1994, *Heureux ceux qui espèrent*, p. 123-124)

À la suite du Christ : vivre à l'heure de Dieu

La mort vient pointer l'essentiel à vivre :

Le Christ nous montre le chemin. La mort est le « Passage » obligé. Que sera pour nous cette mort : violente, ou au terme d'une maladie ? C'est l'imprévu de toute vie. Quand l'heure sera venue, je me présenterai à Dieu comme le mendiant, les mains vides, couvert de plaies. Nous marchons vers Lui par la pauvreté, l'échec, et la mort. Le Christianisme est l'inversion de toutes valeurs. J'irai vers Dieu, mon Père, comme ceux qui sont sans domicile fixe, pour rejoindre une demeure stable et définitive. Ma seule confiance, ma seule Espérance est la Miséricorde infinie de Dieu qui nous accueille chacun tel que nous sommes. Malgré les malheurs de la vie, c'est une grâce d'être né, car au fond du mal il y a quelqu'un. Le secret de la vie est d'« Aimer ». (Frère Luc, Lettre à Mn, 25.03.1994, *Heureux ceux qui espèrent*, p. 124-125)

Et pour Frère Luc, le verbe « aimer » avait un contenu très concret : ses patients accueillis jusqu'à l'épuisement au fil des jours, malgré sa santé fragile, et la cuisine pour ses frères et les hôtes du monastère. Prière concrète, charnelle...

Je vais vers mes quatre-vingts ans, je suis fatigué mais je fais ce que je peux pour répondre aux appels. (Frère Luc, Lettre à Mn, 20.03.1993, *Heureux ceux qui espèrent*, p. 117)

C'est dans cette patience de l'avenir qu'est l'espérance que Frère Luc vit son eucharistie quotidienne, liturgie diaconale, existentielle, délivrée de tout appareil :

J'ignore quand et comment ça finira. En attendant, j'accomplis ma tâche : recevoir les pauvres et les malades en attendant le jour et l'heure de fermer les yeux pour entrer dans la maison de Dieu dont la porte s'ouvre toujours pour qui y frappe, sans crainte d'être importun. Il ne s'agit pas de mourir, mais de ne point mourir en triomphant tous les jours de la mort, laissant respirer en nous la présence divine. (Frère Luc, Lettre à Gr, 25.11.1994, *Heureux ceux qui espèrent*, p. 127)

Pour lui, tout est affaire de disponibilité :

Apprenons en cette vie à tenir en état nos lampes et à les emplir de charité. Si, à l'heure venue, la mort nous apparaît comme une étrangère importune, c'est que le Christ aura toujours été pour nous un étranger importun. (Frère Luc, Lettre à Mn, 6.08.1995, *Heureux ceux qui espèrent*, p. 131)

Du haut de son âge vénérable, Frère Luc entretient donc un rapport serein à la mort et nous y introduit :

À l'âge de quatre-vingt-un ans, la mort est une compagne mais il ne faut pas redouter le passage sur l'autre rive ; Dieu nous y attend pour nous juger avec « la magnifique injustice de l'Amour ». Il fait froid, je regarde tomber la neige sur ce paysage que j'ai contemplé depuis quarante-huit ans. Au soir de ma vie, je ne regrette rien. Une seule tristesse, « n'être pas un saint », comme le dit Léon Bloy dans la dernière page de son livre « La femme pauvre ». (Frère Luc, Lettre à Gr, 15.01.1995, *Heureux ceux qui espèrent*, p. 128)

Regard poétique par lequel il trace la route d'une sainteté qui ne dit pas son nom et ne réclame aucune reconnaissance si ce n'est la récompense promise à tout croyant :

Pour Jésus le bout de la route était Dieu. Notre route aussi va vers Dieu par la résurrection. En nous chaque jour cette résurrection se fait dans la douleur ; si tout amour est une mort à soi-même pour vivre en un autre. Aimer c'est apprendre à mourir pour vivre : c'est tout le mystère de la Résurrection. (Frère Luc, Lettre à NB, 25.03.1995, *Heureux ceux qui espèrent*, p. 128)

Nous en arrivons avec lui à accueillir alors la perspective de la mort sous un autre angle :

Parce qu'elle est une rencontre avec Dieu, la mort ne peut être l'objet de terreur. La mort, c'est Dieu. (Frère Luc, Lettre à Gr, 28.05.1995, *Heureux ceux qui espèrent*, p. 129)

L'accueil de la mort conçue comme cette rencontre avec Dieu désamorçe l'angoisse :

La confiance en Dieu est une des qualités principales du chrétien. Demain, c'est le secret de Dieu ; dans cet inconnu Il se cache. Il est dans les événements, Il est dans la vie et la mort, la maladie et les malheurs. Dieu est toujours en nous. Il nous redit : ne crains rien, je suis avec toi. (Frère Luc, Lettre à Mn, 26.08.1995, *Heureux ceux qui espèrent*, p. 132)

Frère Luc semble même par moment sentir le bout du chemin et aspirer à la mort...

Mon pèlerinage dans le temps sur cette terre touche à sa fin. Je continue, vieux, malade, usé mais non désabusé jusqu'à la dernière auberge, celle de la mort. Cette mort, qui nous donnera enfin la paix... (Frère Luc, Lettre à FP, 20.10.1993, Archives de Notre-Dame de l'Atlas, *Heureux ceux qui se donnent. La vie donnée plus forte que la mort*, Cerf-Bayard-Abbaye de Bellefontaine, 2020, p. 116)

Sagesse d'ancien ou secret de vitalité spirituelle ?

Alors, de cette vie qui semblait menacée de toutes parts et tenaillée par l'angoisse de la mort surgira un surcroît d'amour et de tendresse. Est-ce que cette sagesse devant la mort est l'apanage des plus âgés ? Non ! Le plus jeune de la communauté, Frère Christophe, offre, lui aussi, un regard porteur. Les événements, naturellement, l'ont pressé et ont fait naître les mots de l'intérieur, les mots de la confiance surgis de l'Évangile.

... je te regarde, Toi, Jésus. Ton trouble devant la mort, celle de Lazare et celle qui va venir te prendre. C'est d'être relié à Toi qui importe : celui qui garde ma parole, il ne verra jamais la mort. Tu me fais dépasser l'idée, l'image de la mort. Tu me dispenses d'avoir à m'imaginer héros, martyr... ça me dépasse. Il suffit – je t'en prie : de n'être pas séparé de Toi qui VAS. (Frère Christophe, 24.03.1994, *Journal. Tibhirine 1993-1996. Le souffle du don*, 2^e édition, Bayard, Montrouge, 2012, p. 94)

Son point d'accrochage, c'est le Christ. Il est l'épicentre de la résistance au meurtre ambiant.

« C'est moi, n'ayez pas peur » [en arabe dans le texte : *anâ huwa la takhâfû*].

La « modalité » de notre présence en Algérie trouve là son inspiration kénotique : ma vie, nul ne la prend, je m'en dessaisis :

ceci – nous ici

est mon corps

où la haine trouve plus fort qu'elle : elle est tuée.

(Frère Christophe, *Le souffle du don*, 16.04.1994, p. 102)

Et c'est toute la vie de la communauté qui devient le champ de travail, le terrain de labour, pour les « travaux d'espérance ».

Nous nous sentons tenus de rester et d'opposer à cette violence aveugle, à ce Mensonge homicide : la VIE du Christ Jésus au milieu de nous : offerte – libre. Nous continuons les gestes simples de la prière, de l'amitié, de la compassion, du travail partagé. La communauté vit cela paisiblement dans une précarité bien acceptée.

Au fond, il y a un bonheur d'Évangile. (Frère Christophe, Lettre à Mère Trees, 20.05.1994, *Heureux ceux qui espèrent*, p. 660)

L'affrontement à la mort est quotidien. Pas seulement parce qu'elle règne sans partage depuis le déferlement de violence qui s'est abattu sur l'Algérie, mais parce qu'elle est tapie dans tous les recoins du quotidien :

Le monastère est une thérapie de longue durée. Ainsi dans le climat de violence où nous vivons ici, je suis renvoyé à ma propre agressivité et à mes complicités cachées avec la Mort, avec le Meurtre et le Mensonge. Jésus me tire de cet abîme et me conduit à la mesure même de

ma confiance en Lui (Sa Parole - son Corps) vers une Vérité qui peu à peu me recrée.

Il m'arrive de trouver la chose bien difficile et je me heurte à l'avenir bouché, à l'isolement affectif, à l'inutilité de ce que je croyais être mes dons. Je doute de moi. Lui continue de croire en ma réponse de vie entière et m'attire en son obéissance... non sans quelques murmures, dérobadés, mouvements d'humeurs dont Il ne semble pas s'effrayer outre mesure. Peu à peu j'en arrive à rejoindre une zone – fréquentée par les pauvres de tous poils et même prioritaire pour eux tous : de bonheur brut et dépouillé. Je m'en échappe tellement c'est brûlant d'exigeante et nue simplicité. (Frère Christophe, Lettre à Frère Didier, 29.01.1995, *Heureux ceux qui espèrent*, p. 671-672)

On comprend alors l'image qui apparaît à Christophe :

La mort, c'est étroit : un resserrement de toute l'existence pour aller vers un au-delà impossible. C'est étroit mais c'est une porte. Et c'est le signe que tu m'as donné – Toi, la Porte – à mon retour ici (Mohammed ouvrant une porte puis une autre devant le tracteur). (Frère Christophe, *Le souffle du don*, 26.10.1994, p. 140)

Comment faire face à toutes ces morts insidieuses et dévastatrices, si ce n'est en prenant au sérieux la résolution de vie qui peut malgré tout en surgir ?

Hier une « difficulté de relation » m'a encore mis à bas et renversé. J'encaisse mal. La violence me tue et je dois trouver quelque part un appui pour ne pas me laisser emporter par ce flux de mort. A quoi bon poser des actes d'existant si mon existence dérange, empiète sur l'autre, et s'affirme à son détriment.

La kénose est bien l'unique modèle d'existence fraternelle à condition d'être infiniment, résolument, éperdument filiale : un bonheur pauvre ne faisant tort à personne. Sans doute est-il préférable de le tenir *caché* – et de me laisser tout simplement consumer. Si Toi, tu veux offrir quelque chose à partir de moi : je te fais confiance. Je te laisse choisir, le moins mauvais... le meilleur que ton regard seul peut éveiller, susciter et cueillir à l'heure convenue. (Frère Christophe, *Le souffle du don*, 11.07.1995, p. 208)

La mort n'est plus regardée comme le mal subi, mais un moyen converti en offrande : l'amour plus fort que la mort...

Puisqu'il te suffit d'un rien
que oui
pour faire l'impossible ici
s'il te plaît vite prends moi (Frère Christophe, *Le souffle du don*, 21.12.1995, p. 227)

Là non plus, aucune morbidité. Plutôt un sommet d'espérance, une disposition à l'impossible qui relève de Dieu seul, une lucidité pascale :

À Christian rencontré ce matin, j'ai exprimé un désir : « Pas d'étole sur ma coule si j'en venais à mourir. Ce signe serait dépassé. » Il me reste à laisser l'Esprit l'accomplir : devenir un prêtre d'Algérie d'encore assez fraîche ordination. (Frère Christophe, *Le souffle du don*, 28.01.1996, p. 232)

Les dernières lignes de son cahier de prière ont ramassé son désir dans les mots du psaume 100 :

... JE MARCHERAI d'un  parfait. (Frère Christophe, *Le souffle du don*, 19.03.1996, p. 238)

Le désir et la mort ont trouvé en lui leur résolution...

mourir enfin me quitte et
vivre me prend
ensemble est feu sans retour
(Frère Christophe, *Aime jusqu'au bout du feu*, p. 20)

Une communauté « en état de mort dépassée »

Qu'en est-il des autres frères ? L'atmosphère intérieure de chacun nous est livrée au détour d'une prière. Voici la toute dernière intercession de l'Office des complies au soir du 26 mars 1996 :

Seigneur Jésus, reçois dans l'éternité bienheureuse ceux qui meurent, et donne-nous, ainsi qu'à nos frères de Fès, d'accueillir notre mort comme un passage vers la vie. (Frère Célestin, Intentions de l'office des Complies, 5^e semaine de carême, 26.03.1996, *Heureux ceux qui se donnent*, p. 218)

Prière saisissante quand on songe que, dans la nuit même, ils étaient enlevés. L'Évangile résonne intensément : « Insensé, cette nuit, on te redemande ta vie » (Lc 12, 20). Frère Christian n'avait de cesse de le marteler :

...que notre MORT est incluse dans le don, qu'elle ne nous appartient pas, et donc qu'elle ne peut être risquée que dans le même climat d'Évangile que tous nos autres instants offerts à Dieu au sein de cette communauté monastique à laquelle nous sommes liés d'amour « à la vie à la mort » ou encore « pour le meilleur et l'au-delà du moins bon ». (Frère Christian, Chapitre du jeudi 15.02.1996, *Dieu pour tout jour*, p. 546)

La mort est donc un travail...

Lentement, chacun apprend à intégrer la mort dans ce don, et avec elle toutes les autres conditions de ce ministère du vivre ensemble qui est exigence de gratuité totale.

À certains jours, tout cela paraît peu raisonnable. Aussi peu raisonnable que de se faire moine... (Frère Christian, Lettre circulaire du 25 avril 1995, *Sept vies pour Dieu et l'Algérie*, Textes recueillis et présentés

par Bruno Chenu avec la collaboration amicale des moines de Tamié et de Bellefontaine, Paris, Bayard Éditions/Centurion, 1996, p. 171)

Il prend sa source dans le baptême qui nous a ouvert la route :

Quand l'amour s'empare de la mort, c'est la vie même qui est transfigurée. À regarder la mort en face, nous oublions tous nos revers. Il n'y a plus là, devant nous, que cette communion de tous les vivants à laquelle nous appartenons de naissance, pour laquelle le baptême nous a consacrés, et qui se donne à désirer, à consentir, chaque jour. Depuis de longs mois, il nous a fallu apprendre mieux à affronter la mort au cœur de la vie, à la situer au cœur de la vie.

[...] Notre vocation à la fois chrétienne et monastique, c'est-à-dire pascale, à vivre en état de « mort dépassée », sans pour autant rien changer aux pas de nos jours puisqu'ils sont le lieu et la monnaie de cette victoire de la vie. (Frère Christian, Homélie pour la Commémoration de tous les défunts, 2.11.1995, *L'autre que nous attendons. Homélies de Père Christian de Chergé (1970-1996) (Les cahiers de Tibhirine 2)*, Abbaye Notre-Dame d'Aiguebelle, 2006, p. 476-477)

La vie baptismale n'est rien d'autre que cette vie vécue depuis « l'autre rive ». La mort n'est plus devant mais derrière. Elle est dépassée. Car être baptisé dans la mort et la résurrection du Christ, c'est se placer à l'ombre d'une victoire :

Et dire : Christ est ressuscité, c'est dire un Dieu qui a vaincu la mort, qui a intégré la mort dans sa vie : ça change toute la perspective de la mort ! (Frère Célestin, Ouverture de l'eucharistie, Pâques, Dimanche 16.04.1995, *Heureux ceux qui se donnent*, p. 180)

Alors ce qui était l'impasse d'une vie s'affrontant à son terme, devient l'espace ouvert d'une rencontre à vivre :

Actuellement toujours la violence et l'incertitude sur les jours qui viennent ? Je me trouve dans cette zone incertaine où les frontières entre la vie et la mort sont incertaines. Le consentement à la mort ouvre en nous une brèche par où Dieu fait irruption. Quand on meurt, on tombe en Dieu... On ne peut que prier devant les événements qu'on est impuissant à modifier. (Frère Luc, Lettre à Gr, 26.02.1995, *Heureux ceux qui se donnent*, p. 175)

La communion extensive du ciel intérieur

Consentir à la mort, c'est aussi accueillir la pensée de retrouver tous ces êtres aimés et déjà passés en Dieu, communion active mêlant les vivants et les morts.

... Tous ceux que nous avons aimés et qui sont morts nous tendent la main non vers la terre et la mort, mais vers Dieu. La mort est un accident physique, mais ce n'est qu'un événement qui nous délivre de notre dépendance à l'égard du monde physique. Ceux que nous avons

aimés sont cachés dans la lumière du Seigneur et, dans notre ciel intérieur à nous-mêmes, nous rencontrons à la fois leur visage et celui du Seigneur. (Frère Luc, Lettre à Mn 18.09.1994, dans Christophe HENNING, Thomas GEORGEON *Frère Luc, la biographie. Moine, médecin et martyr à Tibhirine*, Bayard Éditions, 2011, p. 156)

À mesure que la mort s'insinue positivement dans le quotidien et en rehausse le goût et la valeur, la vie d'ici s'agrandit de la vie d'en haut...

À la suite des BÉATITUDES, qui sont comme la démesure de toutes nos limites actuelles, mais il n'est pas de VIE sans démesure, belle, tassée, SUPERDÉBORDANTE. Et la mort, toutes nos morts, sont comme des passages d'une mesure à une autre. La mesure dont vous vous servez pour les autres servira pour vous... (Frère Christian, Homélie du 23.02.1992, *L'autre que nous attendons*, p. 353)

C'est un acte de foi :

Le Seigneur est venu en ce monde pour nous délivrer de la Mort, et nous ouvrir les Portes de la Vie. (Frère Luc, Lettre à Mn du 22.01.1989, *Heureux ceux qui se donnent*, p. 87)

Il prend le contre-pied de l'objection permanente que semble offrir sans relâche la litanie du mal...

C'est vrai, le mal et la mort sont bien absurdes, et nulle explication n'en pourra jamais rendre compte !... Mais la foi nous assure que ces réalités peuvent être dominées et vaincues. L'homme est appelé à faire surgir un autre monde, celui de l'amour. Ce faisant, il participe à une réalité indestructible, car elle est participation à Dieu lui-même. Elle est don gratuit de son amour. (Frère Célestin, Mot d'ouverture de l'eucharistie pour la fête de la Croix glorieuse, jeudi 14.09.1989, *Heureux ceux qui se donnent*, p. 89)

C'est peut-être la force de ce que Frère Christophe appelle le Don :

Il y a ici, dans la nuit, quelque chose à voir, à recevoir : ce Don plus fort que la mort. (Frère Christophe, *Le souffle du don*, 2.12.1993, p. 43)

À la lumière de ces quelques citations, nous avons bien compris que l'art de vivre bénédictin avait quelque chose à nous souffler en ces temps où nous souffrons et où il nous semble être privé des ressources essentielles pour faire face. Il puise à l'antique tradition des premiers Pères du désert, de ceux qui se sont avancés à la suite de Jésus dans le combat spirituel.

Si nous vivions comme si nous devions mourir chaque jour, nous ne pécherions jamais. Notre vie est par nature incertaine. Chaque jour nous est mesuré par la Providence. Disposés ainsi, nous n'aurons le désir de rien, nous ne thésauriserons pas sur la terre, mais nous attendant chaque jour à mourir, nous serions pauvres, nous pardonnerions tout à tous. (*Vie de saint Antoine*, 19)

L'heure de Complies : Insensé, cette nuit, on te redemande ta vie (Lc 12, 20)

Hadith : « MOUREZ avant de MOURIR ». (Frère Christian, Chapitre du 26.04.1988, *Dieu pour tout jour*, p. 233)

La mort sous toutes ses formes qui nous cerne actuellement peut ne pas nous enfermer dans son étau, mais au contraire relancer notre désir et notre disposition à devenir ce visage de bonté en ces jours comptés qui sont les nôtres. Nous le savons, ils sont déjà ce brin d'éternité que nous pouvons semer dans le cœur de ceux que nous croisons. Alors ne cédon rien de cet Amour qui vient et n'attend pour naître que ce jour qui est entre nos mains...

un rien	de temps	
		et c'est Noël
un rien	d'attente	
		et tu es là
un rien	de nuit	
		voici l'Époux
rien que	mourir	
et	tout	Amour

en avant

(Frère Christophe, *Aime jusqu'au bout du feu*, p. 12)

Université de Fribourg
Bureau MIS 5236B
Av. de l'Europe 20
CH – 1700 FRIBOURG
marie-dominique.minassian@unifr.ch

Marie-Dominique MINASSIAN